2e Année N° 16 15 Août 1921

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE BULLETIN
DE LA VIE ARTISTIQUE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

***Six mois*. Douze francs**

RACHAT DE COLLECTIONS

LE BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE
ACCEPTE L'ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT DE 24 FRANCS DES COLLECTIONS COMPLÈTES EN BON ÉTAT DES 26 Nos DE LA 1re ANNÉE, OU L'ECHANGE CONTRE UN ABONNEMENT NOUVEAU

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

15 Août 1921

HISTORY OF ART
REFERENCE
LIBRARY
UNIV. OF TORONTO

PARIS
MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART
25, BOULEVARD DE LA MADELEINE
15 RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n16bulletindelavi02pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

2e Année. N° 16. 15 Août 1921

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Pascal Forthuny Guillaume Janneau André Marty, Tabarant.

SOMMAIRE

Orthopédie monumentale.
Pour nos monuments mutilés.
L'Inspection générale des Arts appliqués.
Arts mineurs nègres.
Musées de Province.
Un don magnifique au Petit Palais.
Le Courrier de la Presse.
Ici...
...et ailleurs.
Paroles.

Orthopédie monumentale

Une merveilleuse activité règne, en cette saison, dans les régions qu'a désolées la guerre. De toutes parts s'ouvrent des chantiers ; d'étranges campements surgissent autour des ruines, comme, au chevet d'un patient, s'assemblent les infirmiers. Des *eschaffaux*, comme une végétation géante, escaladent les pans de mur chancelants. Et, dans sa cabine en planches, que tapissent et que jonchent des plans, des épures et des croquis, le maître d'œuvre téléphone. Il commande les manœuvres qui sauveront nos monuments mutilés.

A sa volonté, d'audacieuses opérations seront tentées. Des étais suppléeront pour un temps aux points d'appui sectionnés. Des reprises téméraires seront conduites en sous-œuvre, qui rétabliront l'équilibre des masses déportées. Comme on remplace un organe amputé par un simulacre métallique, l'architecte substitue aux vieux éléments calcinés ou fracturés des équivalents plus résistants.

Les apparences, toutefois, seront respectées. Dans les façades et dans les parements, rien ne décélera la réfection que le ton plus clair de la pierre. Mais fallait-il ruser? Fallait-il maquiller la restauration? En matière architectonique, le plan seul importe. Lui seul contient la pensée du maître : car lui seul implique à la fois les tailles de pierre les plus savantes et les effets décoratifs les plus colorés. C'est une partition que les virtuoses ne sauraient exécuter d'une manière infidèle sans s'exposer aux plus graves mécomptes. Remplaçât-on les assises, les arcs, les contreforts, tous les os de ce squelette : l'édifice restera lui-même, si l'on en suit le plan.

Il en va tout autrement de la statuaire décorative et de la sculp-

ture ornementale. Convient-il de la reconstituer avec les éléments qui la portaient? Les bonnes têtes, ici, ne sont pas d'accord. Les unes condamnent sans remède le pastiche, à la fois mensonger et plat. Les autres subordonnent la valeur propre de la statuaire à sa fonction dans le monument : c'est trahir la pensée de l'architecte, estiment-ils, que de modifier les effets décoratifs qu'il avait prévus et ménagés. Or, quelque parti qu'adopte le service des Monuments historiques,

Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

— et d'une manière injurieuse.

Le problème, en effet, est fertile en pièges. Un pinacle posé sur la culée d'une arche et décoré d'une statue constituait un élément à la fois constructif et décoratif, car, au moyen âge, la beauté naissait de l'utilité. Le restaurateur laissera-t-il la niche, « comptant » désormais en noir, veuve de la statue qui, primitivement, « comptait » en clair? Et devra-t-il altérer délibérément l'originale proportion des volumes et l'effet de couleur?

Aux figures décoratives, pour concilier les deux thèses, on a prétendu substituer de simples épannelages : solution bâtarde, haïssable comme tous les compromis. Les expériences tentées firent condamner l'effet brutal des masses grossièrement équarries. Elles furent si concluantes qu'on n'osa les poursuivre.

Le problème demeure donc entier. Sans doute, certains cas d'espèce emportent-ils leur solution particulière. Ils sont heureusement nombreux. Mais ne fallût-il qu'une fois délibérer, à quel parti se rangera-t-on? C'est affaire d'esthétique, où nos pères eussent décidé tout autrement que nous, car ils ne ressuscitaient pas les morts.

N'oserons-nous, hommes de ce siècle aventureux, relever nos monuments publics selon les méthodes et les idées modernes? Et s'il faut compléter la décoration sculptée de nos cathédrales blessées, les maîtres contemporains sont-ils indignes de leurs devanciers? Une mystérieuse parenté s'établit au contraire entre les chefs-d'œuvre. N'est-ce pas le lieu de l'affirmer et de secouer en même temps les lisières du Passé?

Car, si l'enseignement qu'il recèle est toujours fécond, ceux-là ne l'entendent point qui, pillant les formules des maîtres sans créer à leur tour une expression nouvelle, consentent à demeurer, selon le mot sagace du Vinci, « les neveux et non les fils de la nature ».

GUILLAUME JANNEAU.

Pour nos monuments mutilés

UNE ENQUÊTE

La Commission des Monuments historiques n'est pas seule soucieuse des vastes problèmes que soulève la restauration des édifices blessés de guerre. Nombre d'artistes éminents s'en inquiètent. Le Bulletin *a cru utile de prier quelques-uns d'entre eux d'exposer ici leur opinion. Il s'agit, en effet, non seulement de solutions techniques mais esthétiques.*

M. FRANTZ JOURDAIN

Le président du Salon d'Automne et du Syndicat de la Presse artistique nous répond en moraliste autant qu'en artiste. Désirant conserver des témoignages de la barbarie, à quoi sa générosité prête une vertu civilisatrice, M. Frantz Jourdain voudrait que l'art moderne conquît son droit de cité parmi les vestiges du Passé, — selon l'authentique tradition :

Cathédrale de Reims. — Un chantier.

Si, dans des cas exceptionnels, tout à fait exceptionnels, comme dans la construction de la flèche de Notre-Dame par Viollet-le-Duc, de la restauration de la Sainte-Chapelle par Lassus et du château de Blois par Duban, on peut admettre — et avec quelle angoisse! — la réfection des monuments anciens, il me semble impossible de réparer la sculpture du passé. Les essais tentés jusqu'ici ont été lamentables, et il serait sage de ne pas recommencer, à Reims ou ailleurs, les tripatouillages exécutés par cet excellent Ravaisson sur la Vénus de Milo. Il n'y a qu'un seul être au monde qui ait la possibilité et le droit de restaurer une statue, un bas-relief ou un morceau décoratif, c'est l'auteur, et quand l'auteur est mort, il faut considérer comme intangible l'œuvre qui ne peut se défendre contre la vanité et la sottise du premier venu, car, dans des cas semblables, c'est toujours un « premier venu »

Cathédrale de Noyon.

qui accepte, sans hésitation, de défigurer, de polluer, d'éreinter et de déshonorer un chef-d'œuvre qu'il brûle de transformer en navet.

Laissons donc, dans leur majesté tragique, les blessés de granit, de marbre ou de pierre que la sauvagerie imbécile et lâche du canon n'a pu assassiner complètement et auxquels le militarisme n'est pas arrivé à arracher l'âme. Chargeons ces spectres sublimes d'apprendre à nos petits-enfants l'ignominie de la guerre. Si la leçon porte, l'Art, encore une fois, aura servi l'Humanité!

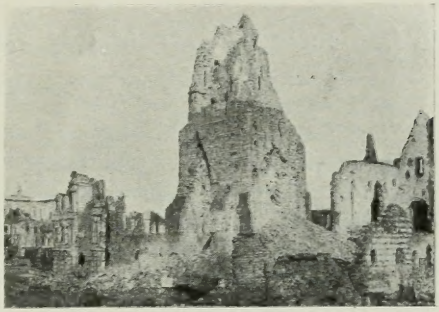
Allier le présent au passé? Mais certainement. Jamais nos ancêtres n'ont eu la prétention loufoque de ressusciter des cadavres et de recopier, fatalement fort mal, des formes qu'ils n'admiraient pas du tout. Une quantité d'églises gothiques possèdent des buffets d'orgues, des chaires et des stalles de chœur d'un rococo agressif, et ce dévergondage charmant et sincère est autrement harmonieux que les ignominies bondieusardes livrées en série par le quartier Saint-Sulpice. Et les chapelles Louis XVI de la cathédrale d'Amiens, est-ce qu'elles choquent? Et cette immortelle salade de gothique, de Renaissance et de Louis XV qu'est la grosse horloge de Rouen, ne s'impose-t-elle pas comme un régal exquis et une fantaisie absolument adorable? Laissons les restaurations aux prix de Rome, et permettons aux artistes de vivre et d'aimer leur époque.

M. ANTOINE BOURDELLE

Terminons cette première consultation par l'avis d'Antoine Bourdelle. Il nous l'adresse « en hâte », écrit-il. Mais chacune de ses phrases est une flamme.

Si l'on devait reprendre nos monuments mutilés avec le secours de l'architectonique moderne, il vaudrait mieux que la guerre ait tout abattu.

Il ne s'agit pas de pastiches, mais de copier des plâtres authentiques qui sont dans nos musées. Peu de sculpteurs peuvent le faire, car il ne suffit plus là d'avoir de l'esprit, de l'adresse et toutes sortes d'autres mauvaises qualités, il faut surtout y être un savant de l'art des sculpteurs-tailleurs de pierre.



Beffroi d'Arras.

Il faut peu aborder les sculptures atteintes, au moins quand la figure absente n'affecte pas la ligne générale des monuments.

A Strasbourg, sagement, calmement, on sauve les sculptures et la cathédrale. Les vieux chefs-d'œuvre en danger, on les abrite, on les copie le plus fidèlement possible, et la statue aïeule reste là à côté du fils, pour témoigner du glorieux passé.

L'épannelage est le mal de l'époque. On ne sait guère pousser plus loin : peu de statuaires exécutent eux-mêmes leurs marbres. Cela trahit leur avenir, ils dureront un seul automne.

Pas de restaurations faites par des gens d'argent surtout, par des entrepreneurs. Tout serait déshonoré de la lumière d'art de France qui éblouit le monde entier.

J'ai offert mon David de Reims, seul plâtre original, qui manque à la grande façade. J'ai offert de faire pour rien, d'offrir à mon pays la copie, *une seule!* d'une des figures des porches : prêt pour cela à donner devant tous les preuves de mon savoir d'artisan d'art.

Reims est le parthénon gothique de la France dans son élan du plan total, et surtout dans sa sculpture à la fois humaine et divine. C'est le miracle de l'esprit coordonné avec le cœur, avec la foi.

(Clichés communiqués par le Service photographique des Beaux-Arts.)

L'Inspection générale des Arts appliqués

LE PROGRAMME DE M. PAUL STECK

Sur l'initiative de M. Léon Bérard, ministre de l'Instruction publique, et de M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, le Parlement décida récemment la création d'un office d'inspecteur général des Arts appliqués. Puis un arrêté ministériel y appela l'inspecteur de l'enseignement du dessin, peintre lui-même, M. Paul Steck. L'initiateur du Comité central technique n'acceptait pas une mission si lourde sans avoir étudié son programme d'action. Ce sont les idées qui l'inspirent que nous avons prié M. Steck de nous révéler.

— La création du poste que j'occupe est un peu paradoxale, nous déclare-t-il d'emblée.

Et comme nous nous étonnons :

— Il existe une Direction des Beaux-Arts, des inspections générales des Beaux-Arts, et celle des Arts appliqués. C'est là l'erreur. Il devrait n'exister qu'une direction et des inspections générales des Arts. Il faudra bien restaurer l'unité de doctrine que le romantisme a détruite en imaginant ces distinctions injustifiées.

— Mais votre nomination n'indique-t-elle pas ce dessein?

— En effet. Nous venons de franchir une étape. L'administration franchira les autres. Elle y est d'ailleurs disposée. La Direction des Beaux-Arts ne veut plus ignorer les problèmes économiques et sociaux pour se confiner dans la culture exclusive d'un domaine étroit de l'art. Tout se tient. Il y a désormais non plus une doctrine artistique, industrielle, agricole, — il y a un programme général gouvernemental, dont tous les éléments sont solidaires.

— Il est vrai. Mais que fera l'inspecteur général des Arts appliqués?

— Il continuera, fait M. Steck, ce qu'il avait commencé, depuis longtemps, de l'aveu du directeur des Beaux-Arts. Il développera l'action du Comité central technique, dont l'enquête de 1915 provoqua la création. Cette enquête avait été conduite à l'étranger comme en France. L'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre même possèdent certains organismes d'enseignement et de production dont nous avons déjà constitué l'embryon chez nous. Car vingt-cinq comités régionaux de techniciens propagent activement l'effort du comité central.

« Ils agissent dès l'école primaire; ils fomentent l'éducation professionnelle; ils favorisent l'apprentissage; ils s'ingénient à réveiller chez l'artisan l'idée de la dignité et de la qualité professionnelles. Il y a toute une production régionale usuelle qu'il est nécessaire d'encourager. Car le régionalisme n'est pas chimérique. On ne bâtit pas en Provence comme en Bretagne, les matériaux et les besoins suscitant des solutions différentes. Pour tout il en va de même.

« De fâcheux malentendus séparaient l'artiste et l'industriel : ils se dissipent déjà. Il y a des résultats. Je m'emploierai à les accroître.

— Vous serez un agent de liaison...

— Je serai d'abord l'intermédiaire entre le Comité central et les organisations régionales. Il n'est pas dans la pensée du ministre d'encourager uniquement la production d'élite : il s'agit surtout de susciter de l'activité positive.

« M. Paul Léon, déjà, réserve aux acquisitions d'art décoratif un quart de son budget d'achats. Les œuvres choisies par l'Etat sont réparties dans nos établissements d'enseignement et dans nos musées.

« Nous connaissons aujourd'hui les doléances des provinces. Nous allons travailler à réaliser méthodiquement chacun des vœux qu'elles proposent.

— La direction de l'Enseignement technique au ministère vous secondera-t-elle?

— Nous sommes pleinement d'accord. L'Enseignement technique prépare des artisans à la grande industrie : ce n'est pas assez. Il faut arracher quelques préjugés au personnel ouvrier, qui croit que l'art consiste à décorer d'ornements parasites un organe architectonique ou une charpente métallique.

« Il faut enseigner au praticien le sens de la forme et de la proportion. Alors fera-t-il œuvre d'art, comme les vieux compagnons ses devanciers, quand il sera persuadé qu'une forme est belle, parfaitement adaptée à sa fonction. Près de la direction de l'Enseignement technique, laquelle admet de bonne foi le conseil des artistes qualifiés, nous devrons constamment intervenir.

— L'inspecteur général des Arts appliqués fera là encore office de vigile?

— Il y va d'un intérêt considérable, conclut M. Paul Steck.

G. J.

Cotonnières (3 ou 4 cent. de hauteur en moyenne). Le Bornou, dans le Cameroun.
Cliché Berger.

Arts mineurs nègres

Tout aux séductions de sa statuaire, on a trop peu montré que la civilisation noire a excellé aussi dans les arts mineurs : le moindre objet usuel de l'Afrique intertropicale manifeste un souci d'équilibre et d'harmonie.

Au hasard : voici une chicote à cinq lanières; ce fouet de cheval ou d'esclaves, familier à la main de l'intendant de quelque chef fellata, est de la taille d'un fouet à chiens de chez nous; le manche, recouvert sur toute sa longueur de peau de caïman, s'orne d'un pommeau, d'une martingale et de bagues de cuir tressé. De proportions, de matière, de décor, l'ensemble est parfait.

Terre cuite (26 cent de haut) de la région centrale du Cameroun, représentant, selon un renseignement indigène, le Dr Ebermeyer, ancien gouverneur civil de cette colonie.

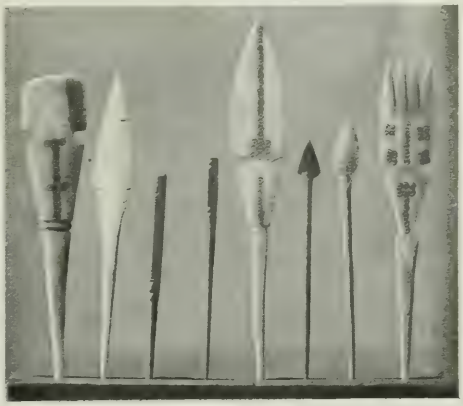
Tout est ainsi.

Voici des bandes de cotonnade blanc gris : de par leur légèreté, leur souplesse, leur grain, elles ont donné, accolées, des rideaux magnifiques. Ces coussins de cuir, de la chaude couleur sang de bœuf que prend la peau de chèvre tannée par l'indigène du centre africain, sont ronds et ventripotents, comme chez nos plus modernes décorateurs. D'autres, plus riches, sont brodés cuir sur cuir, monochromes ou pluricolores, et cette sorte de travail foisonne sur les objets de harnachement

Poinçons tire-échardes (le plus long a 15 cent.)
Bassin du Tchad.

avec une somptuosité de mosaïque ou d'orfévrerie : carquois d'où pendent comme une chevelure de longues lanières souples, gaines de poignard, hautes bottes cuissardes de guerriers fellatas, ou encore tel étui à rasoirs de barbier bornouan qui, jeté dans la mode, constituerait le plus amusant et le plus commode des réticules. Dans cet ordre d'ornementation en couleurs assemblées par un graphisme géométrique, il faut, à côté des cuirs, ranger la série abondante des pailles de riz, plats ou couvre-plats : là, près d'entrelacs de l'effet le plus sobre, éclate parfois le coup de gong d'une tache insolite dont le timbre évoque les recherches picturales blanches les plus audacieuses.

Et les « cotonnières », découvertes par hasard et si plaisantes. Un jour, sur le marché d'un gîte d'étapes, je cherchais à me faire expliquer l'utilité de boîtes en peau séchée, de la grosseur et de la forme d'un toton, sans son axe. Le marchand n'arrivait pas à se faire comprendre, quand tout à coup il plonge la main sous son vêtement, en ramène une pochette de cuir, y prend une boîte minuscule, l'ouvre, en extrait un morceau de coton qu'il se passe sur la barbe, après m'en avoir fait



Epingles à cheveux (la plus grande a 15 cent.)
Bassin du Tchad. *Coché Berger.*

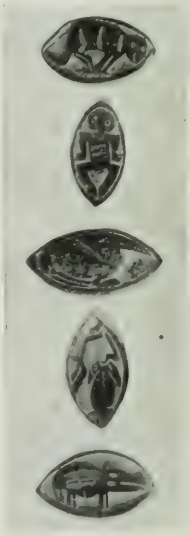
sentir le violent parfum musqué. Seulement, la boîte, au lieu d'être en peau séchée, comme ses humbles sœurs de l'étalage, était la petite merveille en corne brune qui se numérote la deuxième dans la file des sept que voici. Pendant plus de deux ans, je ne rencontrai pas un colporteur bornouan sans lui faire montrer sa « cotonnière ». Hélas! j'en pus à peine découvrir une douzaine d'intéressantes, en noix de palme, en corne, en ivoire, en argent martelé, mais si jolies, n'est-ce pas?

Couteau de jet inspiré du renard. Ouadaï (bassin du Tchad).

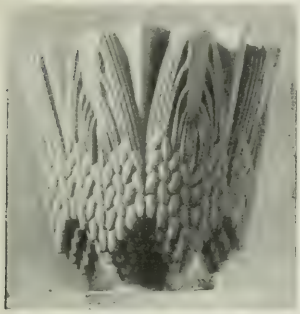
Trop de voyageurs les ont collectionnées pour que je m'attarde à étudier les fers de sagaies. Cependant la flamme de telle gigantesque sagaie à éléphants a toute la grâce du plus pur lancéolé et, ailleurs, le souci cruel d'adjoindre à la lame principale des crochets parasites pour aggraver au retrait de l'arme la blessure initiale, a abouti à une complexité admirablement harmonieuse. Dans l'industrie des métaux, voici des étriers de cuivre ornés de cannelures du meilleur Louis XVI.

Regardez cette série de poinçons tire-échardes : celui de gauche amincit ses côtés en un double rasoir; le quatrième et le sixième dérivent des épingles 3 et 4 de la série de huit épingles à cheveux (os, bois, métal) que nous reproduisons aussi. Imaginez (dans le format de ceux que vendent nos camelots) les nécessaires en cuivre : l'objet qui s'y dissimule et qui, replié, schématise une silhouette humaine, est prêt à s'étoiler sous vos doigts, car c'est le cure-dents-cure-oreilles-ouvre-kolas des noirs du Tchad.

Couteau de jet inspiré du marabout (60 cent. du bout du bec au bout du manche). Ouadaï.



Pions.
Région de la Sannaga (Rivière du Cameroun).



Céline Lepage, du Salon d'Automne et de la Société Nationale des Beaux-Arts. Chapiteau pour voûte nervée (Palmier : fruits).

Plus haut, on a vu deux couteaux de jet. L'un est inspiré du marabout; je l'ai rapporté de mes randonnées dans l'Ouadaï. L'autre, qui provient des mêmes régions, est inspiré du renard; d'arme de ce type je ne connais que cet exemplaire-là, vu entre les mains d'un camarade. Et c'est au Cameroun, chez une tribu cannibale des bords de la Sannaga, entre Yoko et Yaoundé, que j'ai trouvé ces quelques pions d'une sorte de jeu de dames; successivement on y relève, taillés dans des écorces de noix de palme, un singe, un homme, un marabout (de facture plus ancienne), un homme tenant un oiseau par le bec, un phacochère.

Voilà donc un sport dont je signale l'intérêt aux visiteurs du centre africain : parmi les spécimens des arts mineurs, poursuivre, à ses divers degrés de stylisation ou de réalisme, la figuration de l'homme et la figuration de l'animal, — celle-là sans doute bien plus rare que la seconde, car la propagande islamique aura été funeste à notre effigie.

CAPITAINE P.-C. LEPAGE.

Musées de Province

NANTES

On peut dire, sans exagérer, que le musée de Nantes est parmi les plus beaux de France. Dans le monument, clair, bien ordonné, l'architecte, prodigue de statuaire, n'a oublié qu'une porte pour recevoir les œuvres de plain-pied. Par bonheur, il a pensé à éclairer les salles. On y voit aisément la peinture, fort belle, du moins pour l'ancienne.

L'origine du musée remonte à l'arrêté consulaire du 14 fructidor an VIII qui partagea entre les grandes villes les collections royales et les rapines de guerre. En 1815, les Alliés exercèrent des reprises, mais les Nantais ne rendirent rien. Je reconnais là mes compatriotes.

Greuze. — Portrait d'enfant

Des collections particulières importantes grossirent ce premier fond. Non sans adresse, la ville acheta celle de François Cacault, ce fils d'un entrepreneur de pavage qui siégea aux Cinq Cents avant d'être ambassadeur à Rome, et celle de l'inspecteur Fournier. Plus tard elle obtint donation des cabinets de peintures du marquis Clarke de Feltre et du philanthrope Urvoy de Saint-Bedan.

Le 30 juin 1837, Stendhal passait au musée. Chacun sait qu'il avait la jambe belle mais la langue dure. Ses notes révèlent une fâcheuse propension à voir partout « des croûtes et des copies ». Pourtant les œuvres d'un réalisme ardent le retiennent. Il tire en maître la bonne aventure à deux ou trois portraits.

A cette époque, au reste, le musée ne possédait pas tous ses joyaux, notamment ce chef-d'œuvre d'Ingres, qui en fit beaucoup, le *Portrait de Madame de Senonnes*. C'est un tableau tout en soie jaune et en velours groseille d'où se détachent un visage ovale de jeune Romaine, naïf, languide, patient, relevé toutefois d'un soupçon d'arrière-pensée au coin de la lèvre, et des mains molles, en fuseau, des mains de femme qui reçoit l'amour, l'attend mais ne le cherche pas.

Ce portrait, rare et somptueux, inaugure l'école française riche d'excellents tableaux de Boucher, de Lancret, de Greuze, de Watteau, de Largillière, de Pater, de Schall, de Sablet et d'un Lenain rose, cendré, où sourit un petit prince blond, aux yeux trop larges, avec un menton menu comme une volonté qui défaille.

Ingres. — Madame de Senonnes.

Parmi les modernes, je note, entre vingt bonnes toiles, un magnifique Courbet, *Les Cribleuses de blé*, œuvre rayonnante qui mêle à la simple vérité cette grâce des gestes dont le maître d'Ornans ennoblit si souvent ses personnages; deux beaux Corot, un Daubigny, un Delacroix plein d'éclat et d'exquis paysages de Lionnet, tout en azur, en soleil, sobres, calmes, où l'on entend brasiller le silence d'été.

Les Italiens ne sont pas moins bien représentés. Ce fragment de prédelle qui retrace des *Scènes de la vie de saint Benoît*, avec l'émouvante candeur des primitifs, est, aux dires de M. Berenson, « la plus belle chose que Borgognone ait jamais peinte, une harmonie idéale en gris, bleu et noir ». Moins touchants, mais d'une élégance plus savante, sont les *Saints Sébastien et Antoine* de Fiorenzo di Lorenzo. Voici des peintures choisies du Guerchin, du Bronzino, d'Andrea Sacchi, de Solario, du Pérugin; deux Canaletto, *La place Navone à Rome*, *Le grand canal à Venise*, nacrés, fluides, chefs-d'œuvre de ce poète de la lumière qui a si bien rendu les pierres d'Italie imprégnées des feux du soleil à la manière d'une poterie cuite ; un *Festin* du maître des Conciles, Guardi ; de Moroni un admirable portrait de femme accusateur comme une confession ; du Tintoret, enfin, le visage, semblable à une apparition, du moine philosophe Sarti, barbe rousse, paupières rongées, âpre et blême.

Murillo. — La Vierge.

Hippolyte Flandrin. — Jeune fille.

Peu nombreux, les Espagnols se distinguent par trois œuvres incomparables. Un Murillo, non par bonheur le peintre béat des Immaculées-Conceptions, mais le portraitiste original d'une

Eugène Delacroix — Le Kaïd.

Jeune fille qui va se faire religieuse. Je relève à dessein cette appellation abandonnée aujourd'hui pour un titre vague : *La Vierge*. Elle répond mieux à la physionomie, d'une exaltation rustique, tenace, de cette adolescente grise et bleue qui aspire aux mystiques épousailles.

Autour du *Joueur de vielle*, peinture splendide dans ces harmonies éteintes chères à l'Espagne, les experts ont joué de sagacité pendant un demi-siècle. Murillo, Ribera, Velasquez, Zurbaran, Francisco Herrera, Strozzi, voilà les attributions successives des plus hautes autorités. Soyons modestes ! Aujourd'hui on le donne à Juan Rizzi.

Et puis une des plus profondes pages du musée, ce *Portrait de femme* de Pantoja de la Cruz! Elle est laide avec un nez arrogant, des lèvres dures au prochain, un œil froid. Elle tient à son rang, s'atourne pour paraître, car le bouquet rouge de sa chevelure et sa fraise impeccable sont des attributs, point une coquetterie. Stendhal la suppose « non mariée et parlant de sa vertu ». Je crois que celle des autres doit passer un mauvais quart d'heure quand elle y met le doigt, — un doigt de cette main venimeuse accrochée en sautoir.

Je n'en finirai à citer tous les Flamands estimables : Brouwer, les Brueghel, Fyt et Snyders, Van der Meulen, Pourbus, Rubens, Teniers, — et les

Zurbaran. — Le Joueur de vielle.

Les frères Lenain.
Portrait d'un jeune prince.

l'Allemand Bruyn, qui se détache en noir sur fond vert, dans l'ordonnance sévère et symétrique d'un Holbein.

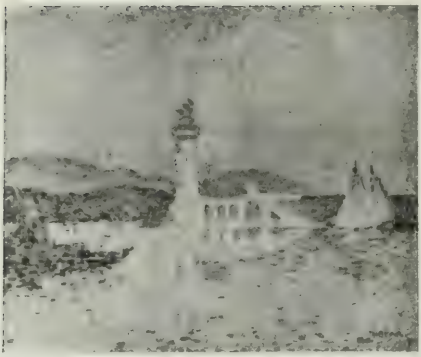
Cent bonnes toiles, environ vingt-cinq chefs-d'œuvre : tel est le décompte en gros du musée

Gaston de Villers

bons Hollandais : deux Rembrandt dont un beau *Portrait de femme*, une *Nature morte*, livres et instruments de musique, de Vermeulen, grave comme une méditation, la marine orageuse de Backuysen, les cavaliers de Wouwermans... Mais une mention spéciale s'impose à cette fillette de Benjamin Cuyp, blonde, blanche, fleurie, piquante d'éveil enfantin et au *Portrait d'homme* de

Raoul Dufy.

de Nantes, et je l'estime exceptionnel. Par malheur, la liste s'épuise avec l'école de 1830. Les impressionnistes ont passé, dans le tumulte de leur révolution, sans presque laisser de traces. Des contemporains, je relève, parmi un grand nombre d'inutilités, envois de l'Etat pour la plupart, — ne vient-on pas de nous imposer un funèbre Protais et une Vénus de Saint-Sulpice de M. Bouguereau? — les noms de Lepère, d'Elie Delaunay, de Raffaëlli,



Paul Signac.

Jongkind, Signac, Guérin, Gaston de Villers, Raoul Dufy, Borgeaud, Louise Hervieu, Derain, Lhote, Flandrin, Fauconnet, Van Dongen.

A tant d'ornements, ce rare musée ajoute un charme suprême en la personne de son conservateur, M. Pineau-Challou. Je ne le dis pas parce qu'il est mon ami, mais parce que l'accueil printanier de cet homme de goût, lettré, bibliophile, réchauffe, au point de leur donner une vie sympathique, les vieilles collections immobiles.

MARC ELDER,

Président de la Société des Amis du Musée.

de Maufra, d'Ottmann, de David Nillet et de Maurice Denis... Aussi, pour éviter le vide dans l'avenir et tourner certaine prévention artistique, un groupe d'amateurs, dont je m'honore de faire partie, s'est constitué en société afin de rassembler, au musée, une collection de peintures nouvelles. MM. Claude Monet, Bernheim-Jeune, Zoubaloff ont été nos premiers donateurs. Dès son début, la Société a réuni les noms de

Van Dongen.

Les disparus

AUGUSTE DONNAY

Le paysagiste par excellence de la Meuse et de l'Ourthe, le peintre belge Auguste Donnay, vient de mourir à Jette, à l'âge de 59 ans. Il fut aussi un lithographe de talent et un illustrateur original. Il composa des dessins remarquables pour le théâtre de Maeterlinck, pour la revue *Wallonia*, pour les poésies de Defrêcheux.

Un don magnifique au Petit-Palais

Les alentours de la Malmaison sont particulièrement enchanteurs. Partout de beaux arbres y abritent des pelouses vallonnées, et, de-ci de-là, des habitations châtelaines s'y assoient paresseusement à l'orée de grands parcs. Le château de Vert-Mont, par exemple. Il est la propriété de M. et Mme Edward Tuck, de nationalité américaine, qui, chérissant ce délicieux coin de banlieue, dont Rueil est la capitale, s'ingénient à répandre sur lui les trésors de leur bienfaisance. Rueil possède un hôpital civil, une école ménagère, un square, toutes fondations richement dotées par M. et Mme Edward Tuck.

Ils viennent de faire à la ville de Paris un don magnifique. M. Autrand, préfet de la Seine, était entré en relations avec eux tandis qu'il exerçait les fonctions de préfet de Seine-et-Oise. Or, il y a trois semaines, Me Duplan, avoué, l'informait que M. et Mme Tuck léguaient à Paris tous les objets d'art qu'ils possèdent dans leurs appartements, 82, avenue des Champs-Elysées, et cela sous les conditions que voici : Les donateurs se réservent jusqu'en 1931 au plus tard la jouissance desdits objets d'art, mais ils renonceraient à ce délai s'ils venaient à quitter leurs appartements, et la ville de Paris entrerait alors immédiatement en possession. La donation est destinée expressément au Petit-Palais, où une salle spéciale devra lui être consacrée. M. et Mme Tuck mettent une somme d'un million à la disposition de la Ville pour couvrir les frais de l'installation, dont ils se réservent, et cela se conçoit, d'approuver les plans.

On ne connaît pas encore par le détail les richesses qu'une telle libéralité représente, mais ce qu'on peut dire dès à présent, c'est que les collections réunies par M. et Mme Tuck comprennent des tapisseries d'Aubusson, de Beauvais, de Bruxelles, dignes de rivaliser avec les plus belles, des peintures de Watteau et de Boucher, ainsi qu'un remarquable choix de primitifs, des meubles anciens, de précieuses porcelaines de Chine, de Saxe et de Sèvres, des émaux et des bijoux d'art.

Heureux Petit-Palais, si opulent déjà! Les frères Dutuit ont suscité les époux Tuck, et les généreux donateurs américains en susciteront certainement d'autres. Encore un peu, et ce musée de la ville de Paris méritera d'être compté parmi les premiers du monde — après, toutefois, quelques nécessaires éliminations.

T.

Le Courrier de la Presse

L'EXPOSITION DES MONUMENTS HISTORIQUES

Une très curieuse exposition se tient en ce moment au Pavillon de Marsan, celle des « Relevés et photographies de Monuments historiques de la France ». Organisée par la Commission des Monuments historiques, elle réunit des documents qui, jusqu'à présent, étaient connus des seuls chercheurs érudits qui, de loin en loin, consultent les collections et les archives du service technique des Beaux-Arts.

A propos de cette exposition, notre collaborateur Guillaume Janneau a reproduit dans le Temps *un substantiel entretien qu'il eut avec M. Paul Léon, et dont voici quelques passages particulièrement intéressants :*

— Nous faisons notre bilan, sourit le directeur des Beaux-Arts. « Depuis Viollet-le-Duc, tous nos architectes sont représentés ici par cette centaine de « relevés ». Nous avons joint à ces précieux documents la suite photographique de nos monuments provinciaux les plus typiques. Nous n'avons pas exclusivement choisi les plus illustres, mais les plus caractéristiques. Et, pour la première fois, voisinant avec les édifices des régions libérées, nous exposons les photographies des édifices d'Alsace et de Lorraine, avec les relevés français, exécutés avant 1870, empruntés aux archives du pays recouvré. »

. . . . . .

— Mais quel est le nombre actuel de ces monuments classés?

— Environ 1.400 monuments — mégalithes, croix de chemin, fontaines — dont l'entretien n'entraîne pas de dépenses lourdes; et 4.000 édifices dont environ 800, mutilés de guerre, nous répond M. Paul Léon.

« La loi de séparation détermina de nombreux classements : 274 en 1910, 191 en 1911, 182 en 1912, 349 en 1913, 198 en 1914. Les hostilités suspendent l'action de service : la plupart des agents étaient mobilisés. Le chiffre des classements tombe en 1915 à 81, en 1916 à 86, en 1917 à 27, en 1918 à 29. Nous reprenons aujourd'hui notre activité : en 1919 nous avons prononcé 132 classements, 339 en 1920. Dans ces chiffres figurent 337 édifices endommagés par la guerre.

« Il a paru sage à l'administration des Beaux-Arts d'établir un

régime spécial dans les régions libérées et d'étendre à des édifices d'intérêt secondaire la mesure conservatoire, qui est le classement. Les témoins du passé ont été là cruellement décimés. Maintenons ceux qui demeurent.

— Dans les provinces dévastées, interrogeons-nous, quelle est la statistique des ruines?

— Cinquante édifices environ sont anéantis. Trois cents ont essuyé de graves mutilations. Plus de cinq cents ont subi des dommages importants qui, toutefois, ne compromettent pas les structures.

— La commission des dommages de guerre a-t-elle évalué ce désastre en chiffres?

— Certes, déclare M. Paul Léon. Le total dépasse un milliard.

— Vous avez obtenu des Chambres, en vue des restaurations urgentes, certains crédits?

— Quatre-vingt-dix millions déjà, depuis 1919, en comptant l'année présente.

M. Paul Léon définit alors la méthode établie pour la « renaissance des ruines ». La commission des Monuments historiques, dit-il, « observe un principe général qu'on peut résumer d'un mot : consolider ce qui subsiste, avant d'étudier, selon les cas, le programme définitif. Nous sommes encore en période de pansements » :

« Nous déblayons, nous soudons, nous étayons, nous rejointoyons les voûtes fissurées; surtout, nous couvrons les parties d'édifices conservées et nous cimentons les arases des murs décoiffés. Car, indépendamment des pluies et des gelées, un agent de destruction redoutable multiplie ses forfaits : c'est la végétation. Les herbes poussent des racines, comme des coins, entre les pierres disjointes. Les arbustes, nés des terrains bouleversés, entretiennent au pied des murs une humidité malfaisante. Avant de prévoir le relèvement des édifices mutilés, qui s'accomplirait parallèlement à celui des cités, nous avons d'abord à assainir ce qui nous reste, et qu'un abandon de cinq ans a gravement compromis.

— La commission des Monuments historiques envisage-t-elle déjà quelques programmes de restauration définitive?

— Oui, ceux des édifices légèrement atteints, qu'il est plus économique de remettre dès à présent dans leur état premier.

— Et les grandes restaurations?

M. Paul Léon répond d'un geste vague, mais plein d'éloquence.

Ici...

CROIX

M. Heuzey, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et de l'Académie des Beaux-Arts, directeur honoraire des Musées nationaux, est promu grand-croix de la Légion d'honneur.

Sont nommés chevaliers : MM. Raymond Escholier, conservateur du Musée Victor-Hugo; Marcel Magne, peintre décorateur et architecte; Faure-Dujarric, architecte; Alluaud, peintre; L'Horst, statuaire.

LES PRIX DE ROME

La Villa Médicis recevra cette année : MM. Elie-Jean Vézier, statuaire; Constantin Fort et Emile Beaume, peintres (deux, parce qu'en 1920 le prix avait été réservé); Léon Azéma, architecte; de la Presle, musicien.

PRIX COLONIAUX

La Société coloniale des Artistes français a distribué les récompenses annuelles accordées à ses lauréats. Ont obtenu :

Le Prix du Gouvernement de l'Indo-Chine : M. Paul Jouve. Le Prix du Gouvernement de l'Afrique Occidentale : M. Henri Sollier. Le Prix du Gouvernement de l'Afrique Equatoriale : M. Charles Garry. Le Prix du Gouvernement de Madagascar : Mme Suzanne Frémont. Le Prix du Maroc : M. William Lambrecht. Le Prix de la Compagnie générale transatlantique : Mlle Marguerite Delorme. Le Prix de la Compagnie de Navigation mixte : Mme Marie Boulard.

Ont été désignés en seconde ligne pour bénéficier de ces prix dans le cas où le titulaire ne pourrait partir aux dates fixées :

M. Thomas Cartier, pour l'Indo-Chine; Albert Séraphin, pour l'Afrique Occidentale; Charles Bouthéon, pour l'Afrique Equatoriale; Gaston Parison, pour Madagascar; Marcel Lalaurie, pour le Maroc; Jehan Berjonneau, pour la Compagnie transatlantique; Fernand Riblet, pour la Compagnie mixte.

Ont obtenu des bourses de voyages :

MM. André Janne, Gustave Alaux, Jean Bascoulès, Emile Raissiguer, Mlle Marguerite Prévost, MM. Jacques Nam, Jean Baltus, Mme Viell-Noé, Mlle Geneviève Barrier.

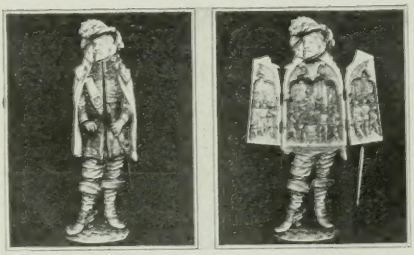
...*et ailleurs*

LA « PETITE RUE »

Le tableau de Vermeer ne quittera pas la Hollande. Il a été acquis par M. Deterlingh, directeur général de la Royal Dutch, qui l'a offert au gouvernement hollandais.

CROMWELL « DANS » CHARLES Ier

Récemment a été découverte, chez un brocanteur genevois, une curieuse statuette d'ivoire, représentant le roi Charles Ier. Deux portes cachent, dans le buste du monarque, un relief où est figurée la scène de la dissolution du Parlement par Olivier Cromwell. Ce bibelot original a été offert à la Bibliothèque de la Chambre des Communes.



LES STATUES AU BAIN

On déplorait depuis longtemps à Londres l'insidieuse complicité du brouillard et des fumées qui faisait si odieuses à voir, — en peu d'années, — les statues élevées sur la voie publique. Sous peu le County-Council va prendre la décision d'appliquer à toutes les effigies de marbre ou de bronze, le régime dont se trouve fort bien la statue de George III : un lessivage annuel. Irving, près de la National Portrait Gallery, Carlyle sur le Chelsea Embankment, le Gladstone du Strand, seront savonnés tous les ans. Le vœu a été exprimé par les sculpteurs de la Royal Academy.

LE « BULLETIN DE LA DIRECTION DES BEAUX-ARTS »

Bolletino d'Arte del Ministerio delle Pubblica Istruzione : c'est le titre exact. En juillet, son premier fascicule a paru. Il est composé et édité par la direction des Beaux-Arts, en Italie, avec le plus grand soin quant au choix des articles et à la présentation matérielle. Parmi ceux-ci : *Deux comptes de blanchisseuse de Michel-Ange*, par Steinmann.

PASCAL FORTHUNY.

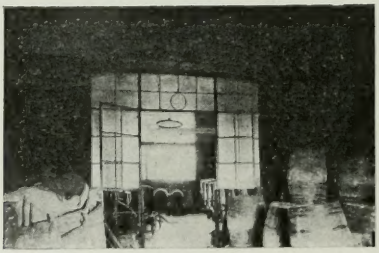
Paroles

GENTLEMEN

Walter Sickert, ce peintre anglais dont on aime, à Londres et à Paris, les nus, les rues, les music-halls et les intérieurs, était attablé l'autre jour dans un café de Dieppe. Un Américain entre, qui lui demande où sont les W.-C.

Sickert (il était en compagnie d'une dame) estime inconvenante la question. Un instant il hésite à répondre. Enfin il répond :

— Prenez ce couloir, tournez à gauche, montez trois marches, tournez à droite. Vous aurez devant vous deux portes à panneaux de verre dépoli. Sur l'une vous lirez : GENTLEMEN... Vous entrerez quand même.



M. Charles Léger nous communique, actualité caniculaire, cette photographie de l'ancien atelier de Courbet à Ornans, où s'entassent de nombreuses barriques de vin.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dir^r^, 37, rue Gandon, Paris.

HISTORY OF ART
REFERENCE
LIBRARY
UNIV. OF TORONTO